L'HISTORIOGRAPHIE DE L'ARCHITECTURE ROMANE EN BELGIQUE : ENTRE NATIONALISME, RÉGIONALISME ET INTERNATIONALISME[1]

Thomas Coomans

Introduction

Au XIXe siècle, les historiens de l'art et de l'architecture redécouvrirent l'héritage du Moyen Âge et développèrent différentes approches qui expriment l'évolution des sensibilités de leur temps. La perception du Moyen Âge était très limitée avant le début du XIXe siècle, se développa avec la génération des Romantiques et évolua progressivement vers des approches plus rationnelles et scientifiques[2]. Avec le nouvel intérêt pour le patrimoine architectural médiéval naquirent l'archéologie médiévale comme science ainsi que la pratique architecturale de la restauration. L'archéologie et la pratique de la restauration évoluèrent parallèlement grâce notamment à la création d'administrations spécialisées et de chaires universitaires, grâce à la définition de nouvelles méthodologies, ainsi qu'au rôle des sociétés archéologiques et à l'impulsion de personnalités remarquables. Ainsi, le vaste champ de l'archéologie médiévale qui couvre à peu près la totalité de l'Europe pendant une période de près de mille ans entre la chute de l'Empire romain et le début du XVIe siècle, a été divisé en périodes, territoires et styles, en fonction de critères historiques, géographiques et esthétiques. Aussi peut-on dire que la science historique du XIXe siècle a produit un brillant système de classification et d'interprétation de l'architecture médiévale en réponse à des questions mais aussi à des besoins de sa propre époque.

Aujourd'hui, les historiens de l'art et de l'architecture utilisent toujours ces systèmes de classification du XIXe siècle qui, depuis, ont été enrichis par le fruit du travail de générations de chercheurs. Toutefois, depuis deux ou trois décennies, les scientifiques sont de plus en plus critiques sur certains aspects de ces

1. Cette contribution est largement basée sur Th. Coomans, *Vom Nationalismus zum Regionalismus. Die Geschichtsschreibung zur romanischen Architektur in Belgien*, dans L. Helten et W. Schenkluhn (dir.), *Romanik in Europa : Kommunikation – Tradition – rezeption*, coll. More Romano. Schriftenreihe des Europäischen Romanik Zentrums, vol. 1, Leipzig, 2009, pp. 143-166. Cette communication participe de la réflection de l'auteur sur historiographie de l'architecture médiévale en Belgique : Th. Coomans, *L'art « scaldien »: origine, développement et validité d'une école artistique*, dans L. Nys et D. Vanwijnsberghe (dir.), *Campin in Context. Peinture et société dans la vallée de l'Escaut à l'époque de Robert Campin, 1375-1445. Actes du Colloque international, Tournai, 30 mars-1er avril 2006*, coll. Séminaire d'histoire de l'art de l'Institut royal du Patrimoine artistique, vol. 7, Valenciennes-Bruxelles-Tournai, 2007, pp. 15-30 ; Th. Coomans, *« Brabantse gotiek » of « Gotiek in Brabant » ? Ontstaan van een architectuurschool, status quaestionis en onderzoeksperspectieven*, dans *La Ville Brabançonne*. treizième colloque, Louvain 18-19 octobre 2002 / De Brabantse Stad, Leuven, 18-19 oktober 2002, numéro thématique de *Bijdragen tot de Geschiedenis*, 86/3-4, 2003, pp. 241-271 ; Th. Coomans, *« Produits du terroir » et « appellations contrôlées » : le rôle des pierres à bâtir dans la définition des écoles régionales d'architecture médiévale en Belgique*, dans Y. Gallet (dir.), *Mélanges Éliane Vergnolle*, Paris (en cours d'édition).

systèmes[3]. Ainsi, notre génération sait que les approches « rationaliste », « positiviste » et « évolutionniste » des historiens du XIXe siècle étaient en fait largement fondées sur des considérations idéologiques et nationalistes. Notre génération est consciente des ravages causés par la « géographie artistique » et les « paysages culturels » (cultural landscapes, geohistory of art, Kunstlandschaften) hérités du XIXe siècle et radicalisés entre les deux guerres. Il est devenu évident que de nombreux termes et catégories, y compris les notions de styles, sont inappropriés, mais qu'il est impossible de les changer tous à cause de leur acception commune et de leur usage[4]. Il arrive même que ce paradoxe soit une entrave au développement de la science.

Afin de vivre en meilleurs termes avec ce paradoxe et éventuellement redéfinir certains concepts, il est important de se livrer à un exercice historiographique en se retournant vers le passé à la recherche de l'origine des concepts communément admis. Un tel exercice critique exhume des auteurs oubliés qui, à leur époque, développèrent des théories dont l'influence marqua à la fois l'interprétation et les restaurations des bâtiments historiques. Ce regard rétrospectif révèle également que la signification de certains termes évolua au cours du temps et qu'ils continueront sans doute encore à évoluer dans l'avenir. Bref, il convient de garder à l'esprit les contextes politiques et culturels des interprétations du passé, afin de voir comment celles-ci furent produites, de les apprécier à leur juste valeur, et de s'interroger sur les contextes politiques et culturels présents.

La présente communication ne compte pas résoudre la problématique des catégories géo-chronologiques et de la terminologie des styles de l'architecture romane en Belgique. Notre objectif est bien plus d'examiner le cas fort intéressant d'un petit pays composé de plusieurs communautés et régions, dans lequel les questions identitaires résultent d'interférences complexes entre des aspects politiques, culturels, économiques et sociaux[5]. Les identités influencèrent non seulement la relation des communautés avec « leur » passé, mais furent également influencées par les écrits sur l'histoire[6]. Comment l'identité était-elle perçue et exprimée dans le passé (médiéval)[7] ? En tant qu'héritage le plus visible et le plus prestigieux du passé, l'art et l'architecture furent utilisés et parfois manipulés par des théories historiques successives fondées sur les identités changeantes et des idéologies.

L'analyse historiographique montre une évolution en cinq phases. Après avoir vu comment l'art belge chercha à se situer entre deux grandes sphères d'influence (1830-*ca.*1890) et comment la théorie des deux écoles régionales d'architecture romane émergea progressivement (*ca.*1890-1914), nous examinerons la période entre les deux guerres et son paroxisme nationaliste (1918-1945) ainsi que l'ultime tentative de réconciliation nationale après la guerre (1945-*ca.*1960), avant de conclure par une aproche critique des théories plus récentes (après 1960), qui se trouvent à la croisée des courants régionalistes et internationalistes.

2. T. Waldeier Bizzarro, *Romanesque Architectural Criticism. A Prehistory*, Cambridge, 1992, pp. 132-149.

3. Exemples précoces : R. Haussherr, *Kunstgeographie – Aufgaben, Grenzen, Möglichkeiten, dans Rheinische Vierteljahrblätter,* t. 34, 1970, pp. 158-171 ; W. Sauerlander, *Style or Transition? The Fallacies of Classification Discussed in the Light of German Architecture 1190-1260*, dans *Architectural History*, t. 30, 1987, pp. 1-13. Également : A. J. J. Mekking, *Methodisches & Historiographisches zu « Kunst & Regio » als Arbeitsgruppe der niederländischen Forschungsschule für Mediävistiek*, dans U. M. Bräuer, E.S. Klinkenberg et J. Westerman (dir.), *Kunst & Region. Architektur und Kunst im Mittelalter. Beiträge einer Forschungsgruppe*, coll. *Clavis Kunsthistorische Monografieën*, vol. 20, Utrecht, 2005, pp. 9-13.

4. K. Murawska Muthesius (dir.), *Borders in Art. Revisiting « Kunstgeographie » (Proceedings of the Fourth Joint Conference of Polish and English Art Historians, University of East Anglia, Norwich 1998)*, Varsovie, 2000 ; Th. DaCosta Kaufmann, *Toward a Geography of Art*, Chicago-Londres, 2004 ; Th. DaCosta Kaufmann et E. Pillod (dir.), *Time and Place. The Geohistory of Art*, Aldershot-Burlington, 2005.

5. Les récentes synthèses sur l'histoire de la Belgique depuis 1830 sont : V. Dujardin, M. Dumoulin, E. Gerard et M. Van den Wijngaert (dir.), *Nouvelle histoire de Belgique / Nieuwe geschiedenis van België*, 3 vol., Bruxelles-Tielt, 2005-2007 ; E. Witte, J. Craeybeckx et A. Meynen, *Politieke geschiedenis van België van 1830 tot heden*, 7e éd., Anvers, 2005 ; X. Mabille, *Histoire politique de la Belgique : facteurs et acteurs de changements*, 4e éd., Bruxelles, 2000.

6. J. Tollebeek, T. Verschaffel et L. Wessels, *De palimpsest : geschiedschrijving in de Nederlanden 1500-2000*, Hilversum, 2002.

7. W. Blockmans, *Regionale Identität und staatliche Integration in den Niederlanden 13.-16. Jahrhundert*, dans A. Czacharowski (dir.), *Nationale, ethnische Minderheiten und regionale Identitäten in Mittelalter und Neuzeit*, Torún, 1994, pp. 137-150.

L'architecture médiévale belge entre deux grandes zones d'influence (1830-*ca.*1890)

Après avoir été gouvernée pendant des siècles par des nations étrangères – successivement l'Espagne, l'Autriche, la France et la Hollande –, la Belgique acquit son indépendance par la révolution de septembre 1830. En 1830, il n'existait pas de véritable identité nationale : les gens qui vivaient en Belgique avaient des passés historiques différents (la principauté de Liège n'avait jamais fait partie des Pays-Bas méridionaux), parlaient différentes langues (le français, langue de l'élite ; le flamand et le wallon, langues du peuple), et étaient confrontés à des nouveaux problèmes sociaux résultant d'une industrialisation précoce. À cette époque, le peuple belge se composait d'une mosaïque d'identités locales, à forte dominante catholique.

Le nouvel état-nation fit de gros efforts pour légitimer une identité nationale belge et utilisa notamment l'histoire et l'art du passé à cet effet[8]. Des institutions nationales furent rapidement créées, parmi lesquelles la Commission royale des Monuments en 1835, qui joua un rôle décisif tant pour la conservation et la restauration des monuments historiques, que pour la construction de nouveaux bâtiments et la définition d'un style national[9]. À partir de la fin des années 1830 se développa le « mouvement archéologique », expression d'un intérêt croissant pour le passé, qui se marqua notamment par la création de sociétés archéologiques dans chaque ville du pays. Combinée avec une forte dimension romantique, la fascination pour le Moyen Âge s'intéressait en premier lieu à l'architecture gothique de la fin du XIVe au début du XVIe siècle, qui était considérée comme l'« âge d'or de la culture belge ». C'était l'époque des ducs de Bourgogne, celle qui avait produit les chefs-d'œuvre de peinture des Primitifs Flamands ainsi qu'une série de bâtiments flamboyants prestigieux, tant civils que religieux[10]. Le gothique devint le style de référence. En réponse à une question de l'Académie royale de Belgique, une première synthèse sur l'architecture gothique en Belgique fut publiée en 1839[11]. Un style néo-gothique de grande qualité caractérisa le XIXe siècle en Belgique, en particulier à partir des années 1860, sous l'impulsion des écoles Saint-Luc, d'obédiance catholique ultramontaine[12]. D'autres styles référant à des périodes prestigieuses, telles que la Renaissance flamande et le baroque connurent aussi du succès, mais moins que le gothique[13].

L'architecture romane ne gagna jamais les faveurs officielles en Belgique. Avant 1860, quelques éléments romanisants furent inclus dans des églises éclectiques neuves[14]. Les architectes provinciaux, char-

8. J. Tollebeek, *Historical Representation and the Nation-State in Romantic Belgium (1830-1850)*, dans *Journal of the History of Ideas*, t. 59, 1998, pp. 329-353 ; J. De Maeyer, *België: de ziel van de natie. Achtergronden en functie van ideologische concepten in de negentiende-eeuwse monumentenzorg*, dans J. De Maeyer, A. Bergmans, W. Denslagen, H. Stynen, W. van Leeuwen et L. Verpoest (dir.), *Negentiende-eeuwse restauratiepraktijk en actuele monumentenzorg*, coll. *Kadoc Artes*, vol. 3, Louvain, 1999, pp. 71-85.

9. H. Steynen, *Leopold I en de oprichting van de Koninklijke Commissie voor Monumenten*, dans H. Balthazar et J. Stengers (dir.), *Dynastie en cultuur in België*, Anvers, 1990, pp. 165-172 ; H. Steynen, *De onvoltooid verleden tijd, een geschiedenis van de monumenten- en landschapszorg in België 1835-1940*, Bruxelles, 1998, pp. 23-117.

10. Notamment les hôtels de ville de Bruxelles, Louvain, Bruges, Gand, Audenarde, Mons, etc. et les grandes églises gothiques d'Anvers, Bruxelles, Bruges, Gand, Louvain, Lierre, Malines, Mons, etc.

11. A. G. B. Schayes, *Mémoire sur l'architecture ogivale en Belgique, dans Mémoires couronnés par l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles*, t. 14, vol. 2, Bruxelles, 1893, pp. 1-194.

12. J. De Maeyer, *The Neo-Gothic in Belgium : Architecture of a Catholic Society*, dans J. De Maeyer et L. Verpoest (dir.), *Gothic Revival. Religion, Architecture and Style in Western Europe 1815-1914*, coll. *Kadoc Artes*, vol. 5, Louvain, 2000, pp. 19-34 ; J. De Maeyer (dir.), *De Sint-Lucasscholen en de Neogotiek 1862-1914*, coll. *Kadoc Studies*, vol. 5, Louvain, 1988 ; J. Van Cleven (dir.), *Neogotiek in België*, Tielt, 1994 ; A. Bergmans, Th. Coomans et J. De Maeyer, *Arts-décoratifs néo-gothiques en Belgique*, dans C. Leblanc (dir.), *Art Nouveau et Design : 175 ans d'arts décoratifs en Belgique*, Bruxelles, 2005, pp. 36-59.

13. Fr. Dierkens-Aubry et J. Vandenbreeden, *Le XIXe siècle en Belgique. Architecture et intérieurs*, Bruxelles, 1994, pp. 55-145.

14. Par exemple, dans l'église Notre-Dame à Sint-Niklaas (1841-1844) et dans l'église Sainte-Anne à Gand (1848-1869) par Louis Roelandt, la nouvelle flèche de la cathédrale de Bruges par l'architecte anglais Robert Denis Chantrell (1843), l'église Saint-Joseph à Anvers par Eugène Gife (1862-1864), et dans l'église royale Sainte-Marie à Bruxelles (1844-1900) par Henri Van Overstraeten. De ce dernier voir H. Van Overstraten, *Architectonographie des temples chrétiens, ou étude comparative et pratique des différents systèmes d'architecture à la construction des églises spécialement en Belgique*, Malines, 1850.



Reconstitution romantique de la façade romane de la cathédrale de Tournai
Frontispice dans A. G. B. Schayes, *Histoire de l'architecture en Belgique*, vol. 2, Bruxelles, 1853.

gés de la construction des églises, développèrent des types rationels et un style religieux « économique » utilisant l'arc en plein cintre, qui, dans certains cas seulement, peut être considéré comme néo-roman[15]. Néanmoins, il ne se développa pas en Belgique un style néo-roman propre avec une signification idéologique spécifique comme le Rundbogenstil en Allemagne ou le néo-roman archéologique en France[16].

L'édifice roman le plus important en Belgique est la cathédrale de Tournai, dont la restauration démarra tôt dans les années 1840 sous la direction de Bruno Renard, un architecte classique (formé chez Charles Percier) qui devint plus tard membre de Commission royale des Monuments et publia la première étude sur la cathédrale[17]. Le premier auteur à écrire sur l'architecture romane fut Antoine Guillaume Bernard Schayes (1808-1859). Dans son étude sur l'architecture gothique publiée en 1839, il examine le style de transition « romano-ogival », selon les catégories définies pour la France par Arcisse de Caumont en 1831-1837. Plus tard, lorsqu'il devint le conservateur du Musée national d'art et d'histoire à Bruxelles, Schayes publia en 1853 la première synthèse sur l'histoire de l'architecture en Belgique[18]. Le deuxième grand historien belge de l'architecture médiévale au XIXe siècle est le chanoine Edmond Reusens (1831-1903), professeur d'archéologie chrétienne à l'université catholique de Louvain, auteur d'un célèbre Manuel d'archéologie chrétienne richement illustré et publié pour la première fois en 1886[19].

15. W. Jaminé et V. Meul, *Van waterstaatkerk tot mijncité. Een historiek van het bouwen in Limburg door drie generaties provinciale bouwmeesters Jaminé (1832-1932)*, coll. *Cultureel Erfgoed in Limburg*, vol. 2, Hasselt, 1999, pp. 94-126 ; F. A. Lefever, *De architectenfamilie Van Arenbergh*, dans *Medelingen van de Geschied- en Oudheidkundige Kring van Leuven en omgeving*, t. 28, 1988, pp. 3-40 ; M. Bertrand, *Les églises paroissiales de l'architecte provincial Émile Coulon (1825-1891)*, mémoire inédit, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2004.

16. Des édifices néo-romans de la qualité de l'église Saint-Remacle à Spa par Eugène Carpentier (1883-1886), ou de l'église du Collège Saint-Michel à Bruxelles par Joseph Prémont et Alphonse Gellé (1908-1912) restent des exceptions. Sur cette dernière : Th. Coomans, *L'église Saint-Jean-Baptiste du college Saint-Michel, au cœur d'un projet pédagogique et identitaire jésuite*, dans B. Stenuit (dir.), *Les Collèges jésuites de Bruxelles. Histoire et pédagogie*, Bruxelles, 2005, pp. 399-430.

17. B. Renard, *Monographie de Notre-Dame de Tournai*, Tournai, 1852.

18. A. G. B. Schayes, *Histoire de l'architecture en Belgique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle*, vol. 2, Bruxelles, 1853, pp. 5-68.

19. E. Reusens, *Éléments d'archéologie chrétienne*, 1ère éd., Louvain, 1871 ; E. Reusens, *Manuel d'archéologie chrétienne*, Louvain, 1886. Également : E. Van Impe, *De Belgische architectuurgeschiedschrijving en de Christelijke archeologie (1864-1914). Edmond Reusens en « l'architecture proprement dite »*, dans *Revue belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, t. 75, 2006, pp. 129-157.

Schayes et Reusens étaient des autorités reconnues et des défenseurs de l'art gothique belge, mais leur intérêt et leur connaissance en matière d'architecture romane étaient limitées[20]. Tous deux notaient que les églises romanes belges apartenaient à deux zones d'influence beaucoup plus larges : les églises de l'ancien diocèse de Tournai présentaient des caractéristiques formelles qui les liaient au roman français, tandis que celles de l'ancien diocèse de Liège présentaient des caractéristiques formelles qui les liaient au roman germanique. En outre, ils décelaient des liens entre quelques bâtiments belges et l'architecture lombarde, suivant en cela une théorie romantique selon laquelle l'architecture lombarde aurait été le « chaînon manquant » entre la Rome antique et l'architecture romane ; une sorte d'origine commune de l'architecture romane en Europe[21].

L'émergence de deux écoles régionales d'art et d'architecture (*ca.* 1890-1914)

La génération suivante subit l'influence du développement de la géographie artistique en Europe, en particulier en France où des groupes régionaux cohérents et des « écoles » avaient été définis par plusieurs auteurs[22]. Avant la fin du XIXe siècle, la Belgique était devenue une nation importante, prospère grâce à son industrie et dynamique grâce à ses élites brillantes. Dans ce contexte furent organisées pas moins de sept expositions universelles dans quatre villes belges entre 1885 et 1913, et émergea à partir de 1893 le mouvement de l'Art Nouveau. La Belgique s'était forgé une solide identité nationale, mais, à la fin du siècle, les identités flamande et wallonne se développèrent en réaction à la nouvelle culture centralisée belge de l'élite francophone. Ces identités étaient nourries, notamment, par la question sociale croissante – la culture et la langue de la classe laborieuse face à celle de l'élite capitaliste –, et la notion d'identité et d'art du terroir (Heimatkunst). Au nationalisme romantique de la première génération du Mouvement flamand qui avait inventé l'image d'une Flandre médiévale, populaire, catholique et gothique, se substitua au tournant du siècle un nouveau paradigme régionaliste, catholique et populaire, dans lequel l'architecture romane attira l'attention en raison de son caractère vernaculaire[23].

En matière d'histoire de l'art médiéval, les scientifiques et les amateurs belges développèrent alors un système brillant qui était capable de concilier les chefs-d'œuvre de la culture nationale et les prétentions identitaires des sociétés archéologiques locales. Désormais, la géographie artistique fut divisée en écoles d'art gothique et romane, lesquelles avaient produit des chefs-d'œuvre dans tous les domaines de l'art et des métiers d'art : peinture, sculpture, mobilier, tapisserie, orfèvrerie, arts du métal, enluminure, etc. Des expositions importantes furent organisées pour promouvoir ces écoles d'art ainsi que les arts d'un passé glorieux. Ainsi, par exemple, les expositions sur les « Primitifs Flamands » à Bruges en 1902, l'« Art mosan » à Liège en 1906, la « Toison d'Or » à Bruges en 1907, l'« art Wallon » à Charleroi en 1911. Les expositions universelles présentaient également des sections d'art ancien et présentaient des quartiers historiques reconstitués[24].

20. État de la question dans l'introduction de R. Lemaire, *Les origines du style gothique en Brabant. Première partie : l'architecture romane*, Bruxelles-Paris, 1906, pp. 19-20.

21. Voir notamment F. de Dartein, *Étude sur l'architecture lombarde et sur les origines de l'architecture romano-byzantine*, Paris, 1882 ; R. Cattaneo, *L'Architettura in Italia dal secolo VI al mille circa, ricerche storico-critiche*, Vienne, 1888.

22. Voir P. Lasko, *The Concept of Regionalism in French Romanesque*, dans *Akten des XXV internationalen Kongresses für Kunstgeschichte (CIHA)*, Vienne, 1983, pp. 17-26.

23. J. De Maeyer, *Regionalism, Secularisation and the Emancipation of St Luke Architecture in Belgium, 1900-1918*, dans L. Van Santvoort, J. De Maeyer et T. Verschaffel (dir.), *Sources of Regionalism in the Nineteenth Century : Architecture, Art and Literature*, coll. *Kadoc Artes*, vol. 9, Louvain, 2008, pp. 123-137.

24. P. Uyttenhove, *The Ruin and the Party: The Modernity of Old Antwerp and Old Belgium*, dans *The Panoramic Dream : Antwerp and the World Exhibitions 1885, 1894, 1930*, Anvers, 1993, pp. 248-257.



La restauration de l'église de Bierbeek en 1899-1914 « romanisa » l'édifice, conformément à la vision qu'en avait le chanoine Lemaire
Archives universitaires de la K.U.Leuven, Archives Lemaire.



Stan Leurs reconstitua l'abbatiale d'Affigem, édifice charnière de l'architecture romane « à la croisée des influences scaldiennes et mosanes »
Couverture de C. LEURS, *Les origines du style gothique en Brabant. Première partie : l'architecture romane dans l'ancien duché*, t. 2. *L'architecture romane dans l'ancien duché de Brabant*, Bruxelles-Paris, 1922.

Dans ce contexte précis, la géographie artistique romane qui, jusqu'alors, était divisée en deux parties respectivement influencées par la France et l'Allemagne, se transforma en deux écoles d'art avec leur style propre, articulées autour des deux grandes rivières traversant le territoire belge. D'une part, l'école romane mosane, définie par la Meuse, avec Liège et Huy comme centres d'art, dont les églises étaient bâties en pierres extraites dans la vallée de la Meuse et étaient notamment caractérisées par une tour occidentale ou un avant-corps. D'autre part, l'école romane scaldienne, définie par l'Escaut, avec Tournai comme épicentre, dont les églises étaient construites avec de la pierre provenant des environs de Tournai et étaient notamment caractérisées par une tour à la croisée. Cette géographie artistique était une application de la théorie de Viollet-le-Duc selon laquelle les grandes rivières étaient des facteurs d'unité et les vecteurs de la diffusion des formes architecturales, des matériaux de construction et des productions artistiques.

Le concept d'« école mosane » et de « style mosan » fut utilisé pour la première fois en 1882 par l'archéologue français Charles de Linas, et fut rapidement popularisé par Jules Helbig. Le peintre Jules Helbig (1821-1906) enseignait à l'École Saint-Luc de Liège, et était moins intéressé par l'architecture que par les arts décoratifs[25]. L'identité mosane paraissait très cohérente car elle était associée à l'identité wallonne. Elle

25. Sa publication principale est J. HELBIG et J. BRASSINE, *L'art mosan depuis l'introduction du christianisme jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, 2 vol., Bruxelles, 1906-1911. Voir aussi A. BERGMANS, *Der Maler Jules Helbig (1821-1906), ein Grenzgänger zwischen Rhein und Maas*, dans W. CORTJAENS, J. DE MAEYER et T. VERSCHAFFEL (dir.), *Historism and Cultural Identity in the Rhine-Meuse Region. Tensions between Nationalism and Regionalism in the Nineteenth Century / Historismus und kulturelle Identität im Raum Rhein-Maas. Das 19. Jahrhundert im Spannungsfeld von Regionalismus und Nationalismus*, coll. *Kadoc-Artes*, vol. 10, Louvain, pp. 381-393.



La restauration-reconstitution du château des comtes à Gand dura un demi-siècle et fut achevée à l'occasion de l'exposition universelle de Gand en 1913.
© IRPA-KIK, Bruxelles.

était considérée comme quelque chose de « naturel », même si nombre de Belges oubliaient que la Meuse venait de France (Verdun) et que son cours se poursuivait aux Pays-Bas (Maastricht, etc.). Cette identité mosane était donc strictement limitée à l'intérieur des frontières de la Belgique moderne et était centrée sur Liège.

Le concept d'« école scaldienne » et de « style scaldien » apparut un peu plus tard, à la suite de la notion d'« école tournaisienne ». Celle-ci fut inventée en 1895 par l'ingénieur-architecte Louis Cloquet (1848-1920)[26]. Enseignant à l'école Saint-Luc de Tournai, et plus tard professeur à l'université de Gand, Cloquet était surtout intéressé par l'architecture, en tant que restaurateur, archéologue et théoricien. L'identité scaldienne était moins évidente que l'identité mosane parce que son centre était la ville francophone de Tournai, mais que son influence s'étendait surtout dans les villes flamandes d'Audenarde, de Gand et d'Anvers. Aussi, dès la naissance de cette école d'art, une tension exista entre l'identité tournaisienne et une identité plus large, scaldienne et flamande. Autrement dit, les délimitations des deux groupes artistiques ne se superposaient pas exactement aux territoires linguistiques.

Un autre problème relatif à l'histoire de l'architecture médiévale était lié à l'identité brabançonne qui apparaissait en filigrane à travers l'identité belge. L'architecture gothique brabançonne était également considérée comme un style et une brillante école d'art qui, à partir de la fin du XIVe siècle jusqu'au début du XVIe, avait produit les monuments nationaux les plus prestigieux. Des scientifiques belges cherchèrent les origines du gothique brabançon dans le premier art gothique (ogival) belge et dans l'architecture

26. Th. Coomans, *L'art « scaldien » : origine, développement et validité d'une école artistique*, 2007, pp. 15-30.

romane. Ainsi, la question de l'origine devint une obsession, en particulier à l'université de Louvain, l'une des plus importantes cités du Brabant.

La figure de proue de cette quête était le chanoine Raymond Lemaire (1878-1954), professeur à l'université de Louvain, qui consacra aux églises romanes des environs de Louvain son doctorat, publié en 1906[27]. Lemaire était ni architecte, ni artiste, mais un véritable archéologue du bâti et conservateur du patrimoine, intéressé par la chronologie de la construction, par les aspects constructifs (y compris les charpentes), les classifications et l'analyse formelle. L'un de ses étudiants, Stan Leurs, appliqua la même méthode aux églises romanes d'une autre partie du Brabant[28].

Pour résumer la situation à la veille de la Première Guerre mondiale, on pourrait dire que les études scientifiques sur l'architecture romane démarrèrent véritablement avec le chanoine Lemaire en Brabant. Auparavant, les écoles romanes mosane et scaldienne étaient d'avantage des écoles d'art que des groupes architecturaux cohérents fondés sur des études approfondies. Avant la guerre, les identités régionales émergentes faisaient partie intégrante de l'identité nationale, selon la formule de Godefroid Kurth : *Flamand et Wallon sont nos prénoms, Belge est notre nom de famille*[29]. La question de l'autonomie des communautés était alors encore marginale.

Un même bâtiment était capable de cristalliser plusieurs identités qui, à cette époque, étaient parfaitement compatibles. Ainsi, par exemple, le château des comtes de Flandre à Gand, dont la restauration fut achevée à l'occasion de l'exposition universelle de Gand en 1913, était considéré comme une relique remarquable du passé prestigieux de la cité, de la Flandre et de la Belgique[30].

L'apogée du nationalisme entre les deux guerres (1918-1945)

Le Première Guerre mondiale fut dramatique pour la Belgique à maints égards. Après un siècle de paix et de prospérité, le pays était ravagé et considérablement appauvri. Des parties importantes du patrimoine architectural étaient détruites, parmi lesquelles des édifices romans tels que l'abbatiale de Messines, la chapelle Saint-Pierre à Lierre et l'église Saint-Pierre à Ypres. Des équipes d'archéologues et de soldats allemands sous la direction de Paul Clemen (1866-1947) avaient travaillé sur le patrimoine belge dans la perspective d'une annexion culturelle[31]. Un peu plus tard, le célèbre architecte catalan Josep Puig i Cadafalch (1867-1956) étendit à la Belgique sa théorie sur le « premier art roman », mais les scientifiques belges y prêtèrent peu d'attention[32]. Cette première « internationalisation » de l'art roman en Belgique n'eut guère de suites.

Après la guerre, la situation politique, sociale et culturelle changea également de fond en comble. Non seulement le suffrage universel fut étendu à toute la population masculine du pays, mais le Mouvement flamand, qui s'était développé pendant la guerre, allait se radicaliser et revendiquer son autonomie culturelle dans les années 1930. Parmi d'autres progrès, le flamand devint la langue officielle en Flandre et l'université de Gand devint flamande[33].

27. R. Lemaire, *Les origines du style gothique en Brabant. Première partie : l'architecture romane*, Bruxelles-Paris 1906.

28. C. Leurs, *Les origines du style gothique en Brabant. Première partie : l'architecture romane dans l'ancien duché*, t. 2, *L'architecture romane dans l'ancien duché de Brabant*, Bruxelles-Paris, 1922.

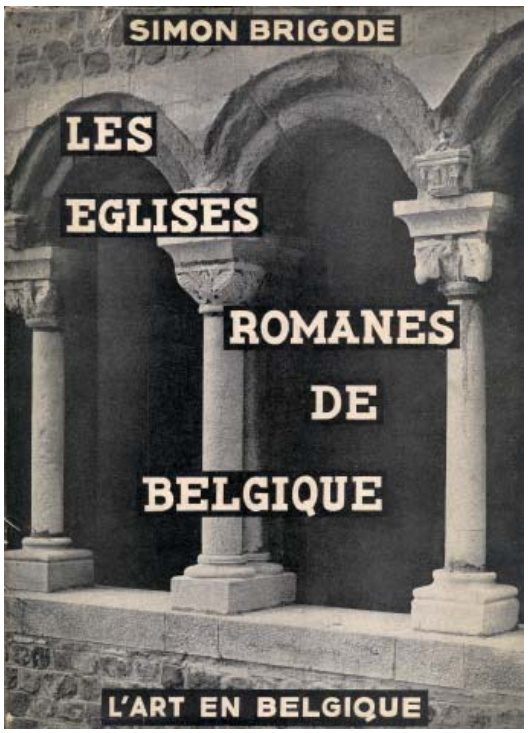
29. G. Kurth, *Notre nom national*, Bruxelles, 1910 ; G. Kurth, *La nationalité belge*, Namur, 1913.

30. J. De Waele, *La restauration du château des comtes à Gand*, Gand, 1887 ; Fr. Doperé et W. Ubrechts, *De donjon in Vlaanderen. Architectuur en wooncultuur*, coll. *Acta Archaeologica Lovaniensia, Monographiae*, vol. 3, Louvain, 1991, pp. 153-164.

31. Voir sur l'art roman P. Clemen (dir.), *Belgische Kunstdenkmäler*, t. 1, *Vom neunten bis zum Ende des funfzehnten Jahrhunderts*, Munich, 1923 ; Th. Goege, *Kunstschutz und Propaganda im Ersten Weltkrieg. Paul Clemen als Kunstschutzbeauftrager and der Westfront*, dans *Paul Clemen : zur 125. Wiederkehr seines Geburtstages*, coll. *Jahrbuch der Rheinischen Denkmalpflege*, vol. 35, Cologne-Kevelaar, 1991, pp. 149-168.

32. J. Puig i Cadafalch, *Le premier art roman dans les anciens Pays-Bas*, dans *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. 2, 1932, pp. 214-230. Voir aussi note 66.

33. *Nieuwe encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, 3 vol., Tielt, 1998.



Des publications à caractère national continuèrent à paraître pendant la guerre
Jaquette de S. Brigode, *Les églises romanes de Belgique*, Bruxelles, 1942.

Cette évolution eut également des conséquences sur l'histoire de l'architecture. Des scientifiques flamands écrivirent l'histoire de l'architecture et de l'art flamands, en accordant le plus d'intérêt à l'architecture gothique et en la mettant dans une perspective pan-germanique. C'est ainsi que Stan Leurs (1893-1973), professeur à l'université de Gand, définit la théorie du gothique « thiois » (Dietsche gotiek) et la diffusa dans de nombreuses publications dont les plus explicites parurent en allemand pendant la Seconde Guerre mondiale[34]. Du côté wallon, l'historien namurois Félix Rousseau (1887-1981) publiait en 1930 une nouvelle synthèse sur le pays et les arts mosans[35].

Par ailleurs, des historiens patriotes ré-écrivirent l'histoire de l'art belge en des termes plus radicaux et en vinrent même à nier certains liens historiques évidents avec l'Allemagne. La profonde crise politique et morale des années 1930 affecta donc même l'histoire de l'architecture, prouvant, pour qui en douterait encore, que l'histoire de l'architecture est un important facteur d'identité. Une publication typique du nationalisme belge est le volumineux ouvrage sur *L'art en Belgique*, dont la première édition date de 1939. Dans l'introduction, Paul Fierens (1895-1957) démontre comment l'art est la preuve d'une indépendance nationale et d'une identité forte : *La « preuve par l'art » est la meilleure preuve de l'existence, à travers les siècles, d'une Belgique indépendante. Bien avant 1830, il y eut en Flandre et en Wallonie des architectes, des sculpteurs, des peintres, des décorateurs dont l'œuvre se peut situer dans le cadre de ce qu'on appelle une « école » et dans l'unité organique, vivante d'une tradition*[36].

Afin d'avoir un équilibre entre identités wallonne et flamande, il importait que les écoles romanes de la Meuse et de l'Escaut fassent l'objet d'une attention égale. Par ailleurs, en soulignant le rôle de la ville

34. St. Leurs (dir.), *Geschiedenis van de Vlaamsche Kunst*, 2 vol., Anvers, 1936 ; *Id*, *Monumenten van Vlaamsche Bouwkunst*, Bruges, 1942 ; *Id*, *Alte Baukunst in Flandern, coll. Flämische Schriften*, Iéna, 1942 (sur l'architecture carolingienne et romane : pp. 1-18).

35. F. Rousseau, *La Meuse et le pays mosan en Belgique, leur importance historique avant le XIIIe siècle*, dans *Annales de la Société archéologique de Namur*, vol. 39, 1930, pp. 1-248. Le même texte, revu et corrigé : F. Rousseau, *L'art mosan. Introduction historique*, coll. *Walonie, art et histoire*, vol. 2, Gembloux, 1970.

36. P. Fierens, *Introduction*, dans P. Fierens (dir.), *L'art en Belgique du Moyen Âge à nos jours*, Bruxelles, 1939, p. 9.

francophone de Tournai comme épicentre de l'école romane scaldienne, la dimension flamande de la culture scaldienne était remplacée par une sorte de culture bilingue. Paul Rolland (1896-1949), historien et archiviste tournaisien, est l'auteur de publications lyriques et d'un grand chauvinisme sur l'art à Tournai et ses relations avec la Flandre, y compris l'architecture romane. Le fait que la ville de Tournai fut ravagée par les bombardements allemands en mai 1940, que la charpente de la nef romane de la cathédrale disparut dans les flammes et que le riche fonds d'archives de la ville fut complètement détruit, radicalisa encore davantage la plume de Paul Rolland[37].

Pendant la guerre, des livres d'histoire et d'art continuèrent à être publiés par des scientifiques belges dans des séries nationales comme *Notre Passé* ou *L'Art en Belgique*. Dans l'introduction de son ouvrage sur les églises romanes de Belgique paru en 1942, Simon Brigode exprime le paradoxe de la géographie artistique romane belge qui, divisée en deux écoles influencées par les deux grandes nations voisines, ne correspondait pas à la réalité politique et culturelle de son temps[38]. La métaphore militaire est claire ; on se croirait dans les tranchées : *La Belgique, placée de la sorte sous les feux croisés des différents foyers que sont l'école rhénane, d'une part, et l'école française du Nord, d'autre part, subira des influences convergentes. Sa conclusion sonne comme un constat d'impuissance : Ainsi, la division linguistique du pays et la démarcation de ses tendances architecturales n'ont rien de commun. La superposition de leurs lignes est impossible. L'une d'elles, séparant la Flandre et la Wallonie, barre notre carte suivant une longue délimitation horizontale ; l'autre, au contraire, s'établit verticalement suivant l'axe de nos deux grands fleuves : la Meuse et l'Escaut. C'est en fait sur eux que se charpente la géographie artistique de la Belgique*.

Une ultime tentative de réconciliation nationale (1945-*ca.*1960)

La décennie après la Seconde Guerre mondiale fut consacrée à la reconstruction du pays meurtri dans son économie, sa société et son patrimoine. Une importante exposition fut organisée sur l'Art mosan et arts anciens du pays de Liège en 1951, et une série d'expositions sous le titre de Scaldis à Tournai, Gand et Anvers en 1956, essayèrent de raviver une vision positive sur l'art du passé. Une espèce de vision idéalisée d'un paradis perdu, où les gens vivent ensemble en paix, comme sur cette image publiée dans un ouvrage populaire en 1952 : *Au Moyen Âge, la société de notre pays comprend des nobles féodaux, des paysans, des marchands riches, des artisans pauvres. Tout ce monde, Flamands comme Wallons, se retrouve uni dans un même sentiment de foi à la procession de Notre-Dame de Tournai*[39]. Autrement dit, la dévotion à Notre-Dame de Tournai était capable de transcender les luttes de classes et les luttes culturelles.

La restauration de quelques monuments romans importants ravagés pendant la guerre, comme la nef de la cathédrale et l'église Saint-Brice à Tournai, et la collégiale de Nivelles, fut l'occasion de nouvelles recherches. Une nouvelle génération de scientifiques étudièrent les églises romanes dans d'autres sous-régions belges et publièrent à la fin des années 1940 et pendant les années 1950 des études de référence : le frère Firmin De Smidt (1904-1983) en Flandre-occidentale et sur les grandes abbayes de Gand[40], Luc Devliegher (1927-…) en Flandre-occidentale et en Flandre française[41], Simon Brigode (1909-1978) en Hainaut[42]. Ils produisirent des analyses du bâti, à la manière des travaux du chanoine Lemaire et de Stan Leurs sur le Brabant en 1906 et 1922. Les fouilles de Nivelles, sous la

37. Th. Coomans, *L'art « scaldien »*, 2007, pp. 22-24.

38. S. Brigode, *Les églises romanes de Belgique*, Bruxelles, 1942, pp. 6-7.

39. J. Schoonjans et J.-L. Huens, *Nos Gloires. Vulgarisation de l'histoire de Belgique par l'image. Première période : le peuple belge*, vol. 2, Bruxelles, 1952, p. 19 (n° 110).

40. F. De Smidt, *De romaansche kerkelijke bouwkunst in West-Vlaanderen*, Gand, 1940 ; *Id*, *Opgravingen in de Sint-Baafsabdij te Gent : De abdijkerk*, Gand, 1956

41. L. Devliegher, *De opkomst van de kerkelijke gotische bouwkunst in West-Vlaanderen gedurende de XIIIe eeuw*, dans *Bulletin de la Commission royale des Monuments et des Sites*, t. 5, 1954, pp. 177-345 et t. 7, 1957, pp. 7-121 ; *Id*, *De kerkelijke romaanse bouwkunst in Frans-Vlaanderen*, dans *Bulletin de la Commission royale des Monuments et des Sites*, t. 9, 1958, pp. 5-125.

42. S. Brigode, *L'architecture religieuse dans le sud-ouest de la Belgique*, Bruxelles, 1950.

direction de Jacques Breuer (1892-1991) et de Joseph Mertens (1921-2007), mirent au jour les fondations de plusieurs bâtiments pré-romans et d'un premier avant-corps[43].

En 1952, le chanoine Lemaire publia la première synthèse sur l'architecture romane dans les anciens Pays-Bas[44]. Il était aussi le premier à regarder de l'autre côté de la frontière, en particulier ce qui se passait dans le bassin de la Meuse en aval de Liège, depuis Maastricht jusqu'en Hollande. Il est certain que le Benelux, fondé en 1947, amorça un changement d'identité transfrontalière. L'ouvrage de Lemaire donne une bonne synthèse, quoique traditionnelle par son approche, de l'époque carolingienne jusqu'au début du XIIIe siècle.

Quelques années plus tard, en 1957, Raymond Marie Lemaire (1921-1997), le neveu du chanoine Lemaire, également professeur à Louvain, esquissa une nouvelle géographie artistique, d'essence très belge, dans laquelle il fait une distinction subtile entre des écoles, des groupes et des sous-groupes[45]. Pour la période romane, il attache plus d'attention aux points de contact entre les écoles de la Meuse et de l'Escaut : *Les deux écoles, mosane et scaldienne, se partagent l'ensemble des provinces belges. Il n'y a entre elles aucune frontière absolue. Elles constituent, en fait, des centres de rayonnement, axés sur les deux fleuves... À la périphérie de leur territoire, leurs rayons se compénètrent. Un même édifice porte parfois la trace de l'un comme de l'autre : Saint-Vincent de Soignies doit à l'Ouest sa nef et sa tour centrale, mais son chœur occidental est mosan ; l'abbatiale d'Affligem a une façade normande et une tour centrale flamande, mais le décor de ses murs est rhéno-mosan*[46]. Une telle analyse formelle d'un édifice placé sur une frontière fictive est complètement ridicule, mais non sans liens avec le contexte politique du moment. En effet, à la fin des années 1950, les politiciens débattaient sur comment fixer la frontière linguistique entre les deux communautés belges, et cherchaient une solution au problème des villages bilingues. À en croire Lemaire, les églises de Soignies et d'Affligem seraient des exemples de bâtiments métissés ou bilingues ; des sortes de « monuments à facilités » !

À la croisée du régionalisme et de l'internationalisme (après 1960)

La frontière linguistique fut fixée en 1962 et, à partir d'alors, l'unité belge se disloqua progressivement avec la création des trois communautés culturelles (flamande, française et germanophone) et des trois régions (flamande, wallonne et de Bruxelles capitale), qu'accompagnaient des transferts de compétences du pouvoir fédéral. Ce processus complexe, toujours en cours, rend la vie politique belge particulièrement difficile. Par ailleurs, depuis la création de la Communauté européenne en 1957, d'autres compétences nationales furent transférées à un niveau international. Une conséquence de ce processus centrifuge est la dilution de l'identité belge. Il est fascinant de constater comment la recherche en matière de patrimoine culturel a évolué dans ce contexte de changements d'identités. Si les chercheurs flamands avaient déjà écrit dès les années 1930 l'histoire de la Flandre, de l'architecture et de l'art flamands[47], les premières synthèses sur l'histoire et l'art de la Wallonie ne parurent que dans les années 1970[48].

43. J. Mertens, *Recherches archéologiques dans l'abbaye mérovingienne de Nivelles, dans Miscellanea archaeological in honorem J. Breuer*, coll. *Archaeologica Belgica*, vol. 61, Bruxelles, 1962, pp. 89-113 ; J. Mertens, *Le sous-sol archéologique de l'abbaye de Nivelles*, Nivelles, 1979.

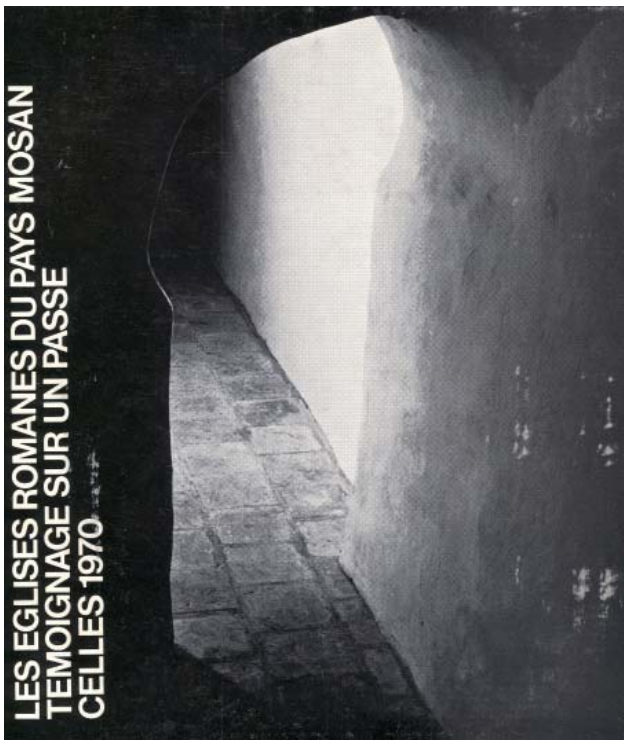
44. R. Lemaire, *De Romaanse bouwkunst in de Nederlanden*, coll. *Verhandelingen van de Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België. Klasse der Schone Kunsten*, vol. 6, Bruxelles, 1952 ; R. Lemaire, *De Romaanse bouwkunst in de Nederlanden*, coll. *Keurreeks van het Davidsfonds*, vol. 54, Louvain, 1954.

45. R. M. Lemaire, *Architecture romane et gothique*, dans P. Fierens (dir.), *L'art en Belgique*, 4e éd., vol. 1, Bruxelles, 1957, pp. 39-66. Le même texte dans : R. M. Lemaire, *Bouwkunst, dans Gids voor de Kunst in België*, Anvers-Utrecht, 1963, pp. 11-34.

46. R. M. Lemaire, *Architecture romane et gothique*, p. 66.

47. Voir note 32.

48. L. F. Genicot (dir.), *Histoire de la Wallonie*, Toulouse, 1973 ; H. Hasquin (dir.), *La Wallonie. Le pays et les hommes*, vol. 1-2, *Histoire, économies et société*, Bruxelles 1976 ; R. Lejeune et J. Stiennon (dir.), *La Wallonie. Le pays et les hommes*, vol. 3-6, *Lettres, arts et culture*, Bruxelles, 1977-1981 (avec plusieurs contributions sur l'architecture et l'art romans tournaisiens et mosans dans le vol. 3).



En 1970, une expostion en l'église de Celles mettait l'accent « sur les églises moyennes et rurales qui sont (…) les plus rebelles à une intellectualisation trop poussée des conditions architecturales »
Couverture de : L.-F. Genicot, *Les églises romanes du pays mosan. Témoignage sur un passé*, Celles, 1970, p. 12.

La question de l'architecture romane illustre bien ces hésitations entre des interprétations régionales et internationales. Au début des années 1970, plusieurs ouvrages importants furent consacrés à l'architecture romane dans la région mosane, qui semblait précisément être l'école d'architecture la plus cohérente. D'une part, les travaux de Luc Francis Genicot (1938-2007), professeur à l'Université catholique de Louvain, publiés en 1970 et en 1972, sur les typologies d'églises mosanes au XIe siècle, s'efforcent à démontrer l'existence d'une forte identité mosane, fondée en particulier sur les églises rurales, correspondant à une grande partie du territoire wallon actuel[49]. D'autre part, le travail encyclopédique de Hans Erich Kubach et d'Albert Verbeek intitulé *Romanische Baukunst am Rhein und Maas* et publié en 1976, envisageait une géographie artistique beaucoup plus large, incluant les diocèses de Liège, de Cologne, de Trèves et d'Utrecht[50]. Cette idée avait d'ailleurs prévalu dans la fameuse exposition *Rhin-Meuse. Art et Civilisation 800-1400*, qui s'était tenue à Cologne et à Bruxelles en 1972[51]. Le volume de synthèse de Kubach et Verbeek, publié en 1989, contient des considérations intéressantes et des cartes sur ces Kunslandschaften[52].

C'est dans le contexte de l'intérêt croissant pour l'architecture romane qu'eut lieu la dernière phase de la restauration de la collégiale de Nivelles. Plusieurs projets de reconstitution de l'avant-corps furent proposés par l'architecte Simon Brigode. Au lieu de trancher la question dans un débat d'experts, trois

49. L. F. Genicot, *Les églises mosanes du XIe siècle*, *1. Architecture et société, coll. Université de Louvain. Recueil de travaux d'histoire et de philologie*, 4e série, vol. 48, Louvain, 1972 ;*Id*, *Les églises romanes du pays mosan. Témoignage sur un passé*, Celles, 1970.

50. H. E. Kubach et A. Verbeek, *Romanische Baukunst am Rhein und Maas*, 3 vol., Berlin, 1976.

51. *Rhin-Meuse. Art et Civilisation 800-1400, catalogue d'exposition*, Bruxelles-Cologne, 1972 [également en allemand et en néerlandais].

52. H. E. Kubach et A. Verbeek, *Romanische Baukunst am Rhein und Maas*, vol. 4, *Architekturgeschichte und Kunstlandschaft*, Berlin, 1989, pp. 483-488.



La collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles fut sévèrement endommagée lors du bombardement de la ville en mai 1940
Cliché d'Albert Hanse dans A. Mottart, *La collégiale Sainte-Gertrude de Nivelles*, Nivelles, 1954, p. 11.

projets différents furent soumis par référendum à la population de Nivelles[53]. Le premier projet était une reconstitution de la flèche gothique et de l'abside occidentale ; le deuxième projet était un Westbau avec abside occidentale mais dépourvu de tour au-dessus de la salle impériale ; le troisième projet, qui était celui de Brigode, présentait une tour octogonale romane dont les fondements archéologiques étaient plutôt légers[54]. Le 14 décembre 1974 la population nivelloise choisit massivement en faveur du troisième projet parce qu'il avait l'air le plus roman et avait une tour. Une pareille décision était en parfaite contradiction avec la Charte de Venise (1964) et toutes les pratiques modernes de restauration, mais elle révèle l'importance de la silhouette d'une tour aux yeux de la population d'une ville qui avait été meurtrie dans son patrimoine pendant la guerre. Ici, de nouveau, comme avec le château des comtes à Gand en 1913, une reconstitution romantique et hypothétique d'un monument clé était essentielle pour l'identité de la ville, mais aussi pour celle du pays, en tant que symbole de victoire et de prospérité retrouvée.

À partir des années 1960, l'architecture romane et ses expressions régionales devinrent un sujet de plus en plus intéressant pour les éditeurs, sans doute à cause du succès rencontré par la série française mythique du Zodiaque et de la croissance du tourisme culturel de masse. De nombreux guides et livres richement illustrés sur l'architecture romane en Belgique furent régulièrement publiés, mais ils ne se fondent pas sur de véritables nouvelles recherches[55]. Dans l'introduction de la *Belgique romane*, ouvrage de « seconde

53. V. G. Martiny, *« Vox populi, vox dei ». À propos de la restauration de l'avant-corps de la collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles*, dans *Monumentum (Icomos)*, t. 20-22, 1982, pp. 117-123.

54. Chaque projet, défendu par des autorités internationales, fut présenté lors de conférences publiques : le premier par Alain Erlande-Brandebourg, le deuxième par Peter Kurmann, et le troisième par Hans Erich Kubach et Dethard von Winterfeld. Wilibald Sauerlander présenta une synthèse des trois. Voir aussi la polémique entre S. Brigode et L.-F. Genicot dans *Revue des archéologues et historiens d'art de Louvain*, t. 8, 1975, pp. 89-103 et t. 9, 1976, pp. 38-72.

55. A. Courtens, *Belgique romane. Architecture, art monumental*, Bruxelles-Liège, 1969 ; E. H. ter Kuile, *De Romaanse kerkbouwkunst in de Nederlanden*, Zutphen, 1975 ; J. P. Esther et G. Bekaert, *Architectuurgids Romaans in België*, Anvers-Baarn, 1992 ; J. Leclercq-Marx, *L'art roman en Belgique. Architecture, art monumental*, Braine l'Alleud, 1997.



Vision transfrontalière de l'architecture religieuse romane
Jaquette de E. H. ter Kuile, *De Romaanse kerkbouwkunst in de Nederlanden*, Zutphen, 1975.

main » publié dans la série du Zodiaque en 1989, Xavier Barral i Altet exprime un certain malaise et prudemment n'utilise pas les mots « école », « mosan » et « scaldien » mais décrit l'architecture en terme d'appartenance aux régions de la Meuse et de l'Escaut[56].

Les nouvelles réflexions les plus critiques et les plus prometteuses émanèrent de chercheurs néerlandais qui travaillaient sur l'architecture et la sculpture en région mosane et regardaient de part et d'autre des frontières d'état actuelles, renouvelant la problématique de l'histoire de l'architecture traditionnelle et proposant des nouvelles interprétations. Les travaux de Aart Mekking sur l'église Saint-Servais à Maastricht, de Lex Bosman sur l'église Notre-Dame à Maastricht, ou d'Elizabeth den Hartog sur l'architecture et la sculpture dans la vallée de la Meuse sont les plus marquants pour le renouveau de la géographie artistique[57]. En 1986 déjà, Aart Mekking l'exprimait sans la moindre ambiguité : *Le concept 'mosan' est non seulement inapproprié comme cadre de référence pour expliquer à partir de fondements politico-historiques l'emprunt et le développement de certaines parties de bâtiments, de compositions et de formes architecturales, mais il est aussi complètement inutilisable pour qualifier des caractères stylistiques qui se rencontrent dans un territoire donné. Le « pays mosan » n'était pas une entité politique; il n'y habitait pas un « génie du lieu » qui*

56. X. Barral i Altet, *Belgique romane et Grand Duché de Luxembourg*, coll. *Zodiaque, La nuit des temps*, vol. 71, La Pierre qui Vire, 1989, pp. 15-21 et 30.

57. A. J. J. Mekking, *De Sint-Servaaskerk te Maastricht. Bijdragen tot de kennis van de symboliek en de geschiedenis van de bouwdelen en de bouwsculptuur tot ca. 1200*, coll. *Clavis kunsthistorische monografieën*, vol. 2, Utrecht-Zutphen, 1986 ; A. F. W. Bosman, *De Onze-Lieve-Vrouwekerk te Maastricht. Bouwgeschiedenis en historische betekenis van de oostpartij*, coll. *Clavis kunsthistorische monografieën*, vol. 9, Utrecht-Zutphen, 1990 ; E. den Hartog, *Romanesque Architecture and Sculpture in the Meuse Valley*, coll. *Maaslandse monografieën*, vol. 5, Leeuwarden-Malines, 1992 ; J. Westerman, *these de doctorat sur la cathédrale de Tournai*, en cours.

aurait été la source d'une « volonté artistique » (Kunstwollen). Dans la perspective de l'histoire de l'art, le « pays mosan » était et demeure le pays de personne[58]. Il est intéressant de noter que ces ouvrages reçurent peu voire aucun écho en Belgique[59].

Pendant ces deux dernières décennies, les apports les plus importants sur l'architecture romane proviennent de fouilles sur des sites ou dans des édifices majeurs : la cathédrale de Liège, l'abbatiale de Stavelot (Fig. 10), l'abbatiale de Saint-Pierre à Gand, l'abbaye d'Ename, ainsi que les fouilles en cours dans l'église Notre-Dame de Tongres et dans la cathédrale de Tournai. L'archéologie, fondée sur l'évidence matérielle et sur des analyses impliquant les sciences naturelles, apporte des informations solides et des chronologies beaucoup plus complexes que ce qui était communément admis pour les phases romanes et pré-romanes. Ceci permet aux historiens de l'architecture de formuler des nouvelles interprétations.

Malheureusement, des fouilles combinées avec des analyses archéologiques du bâti restent exceptionnelles dans des édifices romans. Ici doivent être mentionées l'église Saint-Laurent à Ename, l'église Saint-Barthélémy à Liège, la collégiale d'Amay et la cathédrale de Tournai, dont une grande partie des résultats ne sont pas encore publiés et donc pas encore placés dans une large perspective comparative[60]. Un nouvel intérêt pour les peintures murales s'est amorcé dans les années 1990[61], tandis que la sculpture architectonique romane reste un champ largement inexploré[62].

Aujourd'hui, l'archéologie du bâti livre de nouvelles informations, notamment grâce aux datations dendrochronologiques dont l'expertise a été développée depuis le milieu des années 1980 par Patrick Hoffsummer à l'université de Liège et a acquis une longueur d'avance en région mosane. À ce jour, en Wallonie, deux églises ont pu être datées du XIe siècle et plus de dix autres du XIIe siècle, tandis qu'en Flandre seule une charpente d'église a été datée d'avant 1200[63]. Les datations dendrochronologiques remettent parfois complètement en question des certitudes basées sur l'analyse formelle traditionnelle. Un débat sérieux eut lieu à propos de l'église Saint-Étienne à Waha, généralement datée de 1050 à partir d'une pierre dédicatoire et considérée comme le prototype de l'église paroissiale mosane, tandis que la charpente du chœur a été récemment dendrodatée des années 1201-1211[64]. Un constat analogue a pu être établi à propos de l'église Saint-Hermès à Bierbeek, considérée comme un des plus beaux exemples d'architecture de la seconde moitié du XIIe siècle, et dont la charpente de la nef a été dendrodatée de 1234[65].

58. Mekking, *De Sint-Servaaskerk te Maastricht…*, 1986, p. 55 : *Het begrip 'Maaslands' is niet alleen ongeschikt als referentiekader ter verklaring van de ontlening en ontwikkeling op politiek-historische gronden van bepaalde bouwdelen, -schema's en –vormen, het is eveneens volmaakt onbruikbaar ter karakterisering van stijlkenmerken die in een bepaald gebied worden aangetroffen. Het « Maasland » was geen politieke entiteit ; het was evenmin de woonplaats van een « Genius Loci », die de bron zou zijn geweest van een eigen « Kunstwollen ». Het « Maasland » was en is in kunsthistorisc opzicht een Niemandsland.*

59. Peut-être qu'une des conséquences des synthèses de H. E. Kubach et A. Verbeek, et de l'ouvrage de Mekking, fut que le second volume sur les églises mosanes de L. F. Genicot, pourtant annoncé dès 1972, ne vit jamais le jour.

60. D. Callebaut, *De Sint-Laurentiuskerk van Ename (stad Oudenaarde, prov. Oost-Vlaanderen) : een vroeg-11de-eeuws symbool van « stabilitas regni et fidelitats imperatoris »*, dans *Archeologie in Vlaanderen*, t. 2, 1992, pp. 435-470 ; *Études préalables à la restauration de l'église Saint-Barthélemy à Liège*, coll. *Dossier de la Commission Royale des Monuments, Sites et Fouilles*, 8, Liège, 2001.

61. A. Bergmans, *Middeleeuwse muurschilderingen in de 19de eeuw. Studie en inventaris van middeleeuwse muurschilderingen in Belgische kerken*, coll. *Kadoc Artes*, vol. 2, Louvain, 1998.

62. En comparaison avec les études dans les pays voisins, par exemple : E. den Hartog, *Romanesque Sculpture in Maastricht*, Maastricht, 2002. Voir également quelques contributions dans les présents actes.

63. P. Hoffsummer, *Les charpentes de toitures en Wallonie*, coll. *Études et documents, monuments et sites*, vol. 1, Namur, 1995 ; *Id* (dir.), *Les charpentes du XIe au XIXe siècle. Typologie et évolution en France du Nord et en Belgique*, coll. *Cahiers du Patrimoine*, vol. 62, Paris, 2002 ; *Id* (dir.), *The Roof Frame from the XIe to the XIXe Century. Typology and Development in Northern France and in Belgium*, coll. *Architectura Medii Aevi*, vol. 3, Turnhout, 2009.

64. D. Henrotay et Ph. Mignot, *L'église Saint-Étienne de Waha*, coll. *Carnet du patrimoine*, vol. 31, Namur, 2000 ; L. Deléhouzée, L. F. Genicot et J. N. Lethé, *L'église Saint-Étienne à Waha. Pour une consolidation de l'historiographie*, dans *Bulletin trimestriel de l'Institut archéologique du Luxembourg*, t. 77, n° 3-4, 2001, pp. 31-45.

65. Th. Coomans, *Van kapittelkerk tot priorijkerk : de Sint-Hilariuskerk in Bierbeek in nieuw perspectief naar aanleiding van de dendrochronologische datering van de sporenkap (prov. Vlaams-Brabant)*, dans *Relicta. Hertiage Research in Flanders*, vol. 6, 2010, sous presse.



Ancienne abbatiale de Stavelot,
reconstitution du tracé du transept, du sanctuaire et de la crypte
après les fouilles de 1986-1998
Vue aérienne par Guy Focant, Division du Patrimoine.
© Ministère de la Région Wallonne.



Ancienne abbatiale de Saint-Trond : mise
en valeur du site de l'église en 2005 et
réouverture au public de la tour et de la crypte
Vue depuis la tour.
© THOC 2007.

La dernière synthèse sur l'architecture romane en Belgique date de 2000 et donne un aperçu de l'état de la recherche il y a dix ans[66]. C'est une compilation de contributions courtes mais richement illustrées écrites par six auteurs. Même si l'introduction admet les limites de la géographie artistique traditionnelle, cette approche géographique reste d'application dans les chapitres sur l'architecture religieuse qui, à l'évidence, ne parvient pas à prendre de la distance par rapport à l'historiographie régionaliste. Inversement, les chapitres consacrés aux établissements ruraux et urbains ainsi qu'à l'architecture militaire, reposant surtout sur l'archéologie et l'analyse des paysages, parviennent à dépasser les distinctions régionales.

Conclusion

L'historiographie de l'architecture romane en Belgique est-elle unique ou est-elle le résultat de l'application à la situation belge d'interprétations d'autres pays ? Sans doute un peu des deux. D'une part, les théories sur les écoles romanes se développèrent à travers toute l'Europe pendant le XIXe siècle, et les excès idéologiques à propos de l'architecture médiévale eurent lieu dans tous les pays. D'autre part, le problème spécifique des identités en Belgique et de ses deux communautés est unique en son genre et peut expliquer pourquoi les publications sur l'architecture romane depuis les années 1970 et 1980 sont plutôt atypiques, voire parfois anachroniques par rapport à l'évolution des recherches sur l'architecture romane en Europe.

66. L. Deléhouzée, J. De Meulemeester, M.C. Laleman, A. Lemeunier, A. Matthys et M. Piavaux, *Architecture romane en Belgique*, Bruxelles, 2000.

Il est évident que les chercheurs belges ne sont pas encore parvenus à placer leur architecture dans une perspective comparative large et internationale[67]. Il est tout aussi évident que l'étude de l'architecture romane à l'intérieur des frontières politiques actuelles n'a aucun sens, même si les régions ou les provinces financent la recherche et les publications en vue de la promotion d'un tourisme culturel sur leur territoire[68]. La mise en valeur de sites majeurs au moyen de scénographies élaborées comme à Stavelot et à Saint-Trond implique de nombreux partenaires et s'inscrive dans le développement de l'économie du tourisme.

Il est donc essentiel de connaître l'historiographie des courants artistiques afin de se souvenir de l'origine et des contextes historiques qui virent l'émergence de concepts, de catégories et de styles communément utilisés. À cet égard, une comparaison avec l'historiographie des autres pays européens, en particulier l'Allemagne, les Pays-Bas et la France, est indispensable[69]. Comme pour la restauration des monuments, une grande partie de notre connaissance est tributaire des générations précédentes. Nous ne pouvons donc pas les ignorer, mais il convient d'adopter une attitude à la fois reconnaissante et critique.

67. Un essai intéressant fut l'organisation du colloque *Francia Media. Culture and cultural exchanges in the heart of Europe*, Bruxelles-Gand-Ename, 8-11 mai 2006, coordonné par Dirk Callebaut, Xavier Barral i Altet, et Alain Dierkens. Actes en cours d'édition.

68. Par exemple : J. Maquet (dir.), *Le patrimoine médiéval de Wallonie*, coll. *Patrimoine de Wallonie*, Namur, 2005.

69. Comme le récent colloque *"Le Premier Art Roman". Cent ans après. La construction entre Saône et Pô autour de l'an mil. Études comparatives, Baume-les-Messieurs et Saint-Claude, 19-21 juin 2009, organisé par Éliane Vergnolle et Philippe Plagnieux.* Actes en cours d'édition.